

L'Algérie entre féerie et mépris : De l'imaginaire colonial dans les récits de voyage du XIXe siècle chez E. Fromentin et A. Daudet

Safa Ouled Haddar

Doctorante, Centre Universitaire de Ghardaïa



Synergies Algérie n° 16 - 2012 pp. 125-134

Résumé : Dans cet article, nous tentons d'étudier l'image de l'Algérie dans les récits de voyage du XIX^{ème} S.. en choisissant comme exemple deux œuvres littéraires : *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet et *Une année dans le Sahel* d'Eugène Fromentin. Ces deux auteurs, au détriment des intentions de l'un et de l'autre, se trouvent imprégnés et façonnés, comme la majorité des Occidentaux à cette période, par un imaginaire collectif, voire colonial. Ce dernier s'articule en deux versions, l'une fantasmagorique faisant de l'Algérie et de tout l'Orient un objet de fantasmes et de rêves exotiques, et l'autre méprisante, portant un regard dédaigneux sur un pays dans lequel règne « la pourriture ». En étudiant les représentations de l'Orient dans l'une et l'autre des œuvres des deux auteurs français, nous analyserons le regard de chacun envers l'Algérie, et envers ce qu'il entend par « ORIENT ».

Mots-clés : L'Orient - imaginaire colonial - récits de voyage - Algérie - fantasme - mépris.

Abstract: In this article we will examine the image of Algeria in the accounts of the nineteenth century choosing as example two literary works of the nineteenth century: *Tartarin of Tarascon* by Alphonse Daudet and *A Year in the Sahel* of Eugene Fromentin. These two authors at the expense of the intentions of one and the other, that are soaked and shaped, like most Westerners at that time, by a collective imagination, even colonial. The latter is in two versions, making from Algeria and the entire East an object of fantasies and exotic dreams holding a look of disdain on a country conducted by "rot". By studying the representations of the Orient in one and the other works of the two French authors, we analyze the look of each towards Algeria and he means by "East".

Keywords: The Orient - Colonial imaginary - Travel narrative - Algeria - Fantasy - Contempt.

المخلص: نحاول عبر مقالتنا هذه دراسة صورة الجزائر في رحلات القرن التاسع عشر، و ذلك من خلال دراستنا لعمليتين أدبيين لكتابين من كبار الأدباء الفرنسيين في القرن التاسع عشر : *سنة في الساحل* ليوجان فرومنتان و *تارتارن دي تارسكون* لألفونس دوديه. نلاحظ أن الكتبيين، بغض النظر عن النوايا الأدبية لكل منهما، مشبعان مثل معظم الغربيين، بتصورات نابغة من خيال جماعي استعماري، يجعل من الشرق، تارة، أرض ملانمة لنسج أحلام و أوهام طالما سيطرة على مخيلة الغرب، و محل ازدراء و سخريّة تارة أخرى. من خلال دراستنا لتمثيلات الشرق في رواية كل من الكتبيين، يتسنى لنا تحليل نظرة كل من الكتبيين تجاه الجزائر خاصة و الشرق عامة.

الكلمات المفتاحية: الشرق - الخيال الاستعماري - الرحلات - الجزائر - الخيال - الازدراء.

L'Algérie, ce pays de la Méditerranée, dont l'histoire a tant enrichi les bibliothèques, a fait l'objet d'un intérêt particulier de la part des hommes de lettres et des passionnés d'art, français en l'occurrence ; surtout après l'expédition de 1830. Ce pas colonial a détourné le regard français des chercheurs comme celui des amateurs vers le « sol nouveau » que représentait l'Algérie pour les Français à cette époque, parce qu'avant 1830, tout ce qui était nouveauté, exotisme ou oriental, se limitait à Constantinople, au Caire, ou bien à Athènes et Jérusalem. Le public ne connaissait de l'Algérie que ce qu'avaient pu écrire certains prisonniers de corsaires¹ pendant leur captivité, ou les quelques missionnaires venus « racheter » leurs coreligionnaires.

Ce pays une fois envahi par les forces coloniales françaises, la chance devint plus grande pour les amateurs de découvertes. Peu de temps après, une panoplie d'images, d'histoires et d'aventures relevant de l'Algérie, se propagèrent en métropole. Peintres, photographes, chroniqueurs et essayistes trouvèrent en Algérie de quoi enrichir et animer leurs travaux en les épiçant de l'actualité de la colonie mêlée aux lueurs de l'Orient, chacun selon son style. Toutefois, la présence des écrivains ne s'est pas manifestée tout de suite malgré le grand bruit que faisait à l'époque le mouvement orientaliste littéraire. Sur cela, l'auteur de l'anthologie des voyageurs français en Algérie, Franck Laurent, précise :

« Les écrivains, moins dépendants du mécénat d'Etat, traînèrent les pieds (pour voyager en Algérie). Ils savaient bien qu'à peine auraient-ils débarqué sur le sol de la nouvelle colonie, les autorités militaires s'efforceraient de les transformer en propagandistes, et cela suffisait à dissuader tous ceux qui répugnaient à la littérature officielle, et peut-être n'étaient pas absolument convaincus de l'éminente supériorité de la «civilisation» européenne sur la «barbarie» orientale. » (Laurent, 2008 : 15)

Là, nous remarquons clairement que des raisons politiques empêchèrent au début les écrivains de profiter de cet Orient qui se trouvait juste sur l'autre rive de la Méditerranée, parce qu'à ce moment, le seul souci des hommes d'autorité était l'avenir de la colonie, un avenir qui, selon eux, dépendait complètement de la propagande. Dans ce cas, alors, la prudence des écrivains était bien justifiée ; de plus, le prétexte d'une mission civilisatrice au pays des « barbares » ne trouvait pas grand écho chez les poètes et les hommes de lettres. Cependant, après la prolifération des entreprises coloniales, le voyage et les déplacements touristiques des Français devinrent de plus en plus importants dans cette terre d'Orient. Ainsi, les noms de célèbres écrivains français brillent à travers les lignes de l'histoire de la littérature de voyage en Algérie ; une littérature que nous pouvons classer parmi les écrits orientalistes très répandus au XIXe siècle.

Parlant d'Orientalisme, peut-être serait-il intéressant de revenir à Edward Saïd qui désigne par ce terme « la collection de rêves, d'images et de vocabulaires dont dispose celui qui essaie de parler de ce qui se trouve à l'est de la ligne de partage. » (Saïd : 56). Cette « collection » dont parle Saïd, constitue ce que nous appelons un *imaginaire*, un ensemble d'idées et d'images qui représentent *l'autre* selon la vision de celui qui le représente -l'orientaliste dans ce cas. Cette vision est basée à son tour sur les représentations des précédents. Cela, bien sûr, ne cesse pas ensuite de se transmettre d'une génération à l'autre.

En effet, cet imaginaire, dont il est question dans le domaine de l'orientalisme, est souvent qualifié comme étant « colonial », vu le nombre d'images et de stéréotypes à visée impérialiste qu'il véhicule.

Dans le présent article, nous nous intéressons à l'imaginaire colonial pour en étudier le fonctionnement dans les récits de voyage au XIXe siècle, tout en nous limitant à la représentation de l'Algérie en cette période coloniale. Pour ce faire, nous avons choisi les récits de deux auteurs français : Eugène Fromentin et Alphonse Daudet, dont les écrits sur l'Algérie abondent en représentations orientalistes.

Le choix de ces deux écrivains nous permettra d'étudier les variantes du regard occidental porté sur l'Algérie dans la période qui va de 1850 à 1870 ; sachant qu'à ce moment, le voyage littéraire² a connu un bel épanouissement. Le corpus sur lequel nous nous baserons est une sélection de deux œuvres, une de chacun des deux auteurs, à savoir *Une année dans le Sahel* d'Eugène Fromentin et *Tartarin de Tarascon* d'Alphonse Daudet.

Après lui avoir fourni une renommée de peintre orientaliste, l'Algérie donna à Fromentin l'occasion de s'illustrer parmi les littérateurs, en rejoignant « *l'Orient des écrivains* ». *Une année dans le Sahel*, paru en volume en 1859, fait briller le génie littéraire de Fromentin qui choisit la forme épistolaire diariste pour raconter les souvenirs de son troisième voyage d'Algérie, de 1852 à 1853, durant lequel, il parcourut plusieurs villes. Dans notre étude nous nous baserons plus sur son séjour à Alger et à Blida, pour ne pas nous éloigner des contrées où le voyage d'Alphonse Daudet eut lieu.

Ce dernier s'embarqua pour l'Algérie en 1861, dans le but de « *cafater au bon soleil [ses] poumons un peu délabrés* » (Daudet : 143), avec son cousin Reynaud, amateur d'aventures exotiques de grandes chasses. Or, ce voyage permit à Daudet de voir un Orient, chanté par ses contemporains dans les écrits orientalistes, et de porter sur lui un jugement dans ses propres écrits comme *Les contes du Lundi*, certaines *Lettres de mon moulin* et *Les aventures prodigieuses de Tartarin de Tarascon*, le roman de notre corpus, qui fut publié en volume en 1872.

Dans ce roman, Daudet relate sur un ton humoristique les aventures de Tartarin, un personnage comique du Midi qui entreprit un voyage en Algérie dans l'intention de chasser le lion d'Atlas ; il y parvint, certes, mais sa proie n'était rien qu'un lion aveugle et apprivoisé. La diégèse laisse voir aussi la conception que Daudet a de l'Orient et du mouvement orientaliste, ainsi que sa position envers l'entreprise coloniale.

En étudiant en parallèle les images rapportées de l'Algérie dans les deux œuvres, nous procédons simultanément à l'étude du fonctionnement de l'imaginaire colonial qui fait de l'Orient un objet à la fois de fantasmes et de domination.

Cet imaginaire collectif encombrant l'esprit occidental se base sur un fondement paradoxal dans la représentation de l'Orient, de sorte que nous pouvons voir s'entremêler « *Eros et Thanatos* »³ au sein des ces images. Entre paradis et enfer, naïveté et supercherie, attraction charnelle et monstruosité, ... l'Orient est construit. De même que les deux figures de la mythologie grecque, Eros et Thanatos, il est tantôt symbole de vie et de beauté incarné par Eros, tantôt symbole de mort et de laideur à l'exemple de Thanatos.

A partir de là, nous pouvons voir d'emblée l'aspect binaire caractérisant cet imaginaire colonial qui s'articule en deux versions, l'une fantasmagique et l'autre méprisante. C'est ce que nous essayons de démontrer dans l'analyse qui suit, en nous basant sur la typologie orientaliste très en vogue dans cette partie du XIXe siècle. Nous commencerons par étudier les images de la première version puis celles de la deuxième, dans les textes de Fromentin et de Daudet.

1. L'Algérie des fantômes

La représentation fantasmée que les orientalistes ont véhiculée de l'Algérie et de tout l'Orient n'est autre que la transposition de leurs désirs refoulés, parmi lesquels nous pouvons compter l'émerveillement devant les paysages, l'appréciation des décors intérieurs et le désir charnel.

1.1. Les paysages exotiques

La conquête de l'Algérie permit à pas mal de Français un dépaysement enchanteur. Fromentin, qui s'émerveillait devant les paysages algériens en peinture, témoigne de sa verve orientaliste en décrivant Alger la Blanche :

« [...] Alger demeure toujours la capitale et la vraie reine des Moghrebins. Elle a toujours sa Casbah pour couronne, avec un cyprès, dernier vestige apparent des jardins intérieurs du dey Hussein ; un maigre cyprès, pointant dans le ciel comme un fil sombre, mais qui, de loin, ressemble à une aigrette sur un turban. Quoi qu'on fasse, elle est encore, et pour longtemps, j'espère, Al-Bahdja, c'est-à-dire la plus blanche ville peut-être de tout l'Orient. Et quand le soleil se lève pour l'éclairer, quand elle s'illumine et se colore à ce rayon vermeil qui tous les matins lui vient de La Mecque, on la croirait sortie de la veille d'un immense bloc de marbre blanc, veiné de rose. » (Fromentin : 199).

Malgré la présence française qui n'enchanta pas du tout, du point de vue ornemental, les romanciers, Alger préserve ses paysages de nature et d'architecture, tout imprégnés d'Orient. Blancheur, soleil et lumières, c'est ce que recherchait le plus l'âme des romantiques. La nature de la capitale de l'Algérie emplissait de bien-être tous les visiteurs ; ainsi, Tartarin, le personnage daudetien, trouva à son arrivée « *Alger-la-Blanche avec ses petites maisons d'un blanc mat qui descendent vers la mer, [...] un grand ciel bleu, oh ! mais si bleu !...* » (93). En plus de son architecture spéciale, reconnue souvent par la couleur blanche, les voyageurs y aiment le climat méditerranéen où le « ciel bleu » offre le bonheur du beau temps.

En outre, le sens de l'aventure exotique a toujours été associé à ce pays du continent africain ; ainsi Fromentin explique-t-il à un oiseau qu'il lance en l'air en direction de la France : « *si l'on demande où je vais, tu répondras que je suis en Afrique : c'est un mot magique qui prête aux conjectures, et qui fait rêver les amateurs de découvertes.* » (159). En effet, les passionnés d'Afrique qui s'y étaient aventurés un jour, en ont rapporté une foule d'histoires d'héroïsme invraisemblable, comme les récits de chasse qui enflaient le désir d'aventures extraordinaires chez les lecteurs. C'est de cette manière que Tartarin, à l'exemple de plusieurs lecteurs amateurs de son temps, décida d'entreprendre un voyage pour l'Algérie en quête de la chasse au lion d'Atlas, sans éprouver de peur, rien que parce qu' « *il avait lu Jules Gérard et connaissait la*

chasse au lion sur le bout des doigts, comme s'il l'avait faite. » (71). De la sorte, les plus périlleuses des chasses se voient simplifiées au point qu'il s' imagine pouvoir les pratiquer en suivant un certain nombre d'étapes prescrites dans des manuels, comme les livres de Jules Gérard, le chasseur de lions, et de Bombonnel, le célèbre chasseur de panthères. Outre ces scènes exotiques de l'extra-muros, l'intérieur des villes et des demeures avait de quoi nourrir le rêve orientaliste.

1.2. Le décor intérieur

Toujours en quête de dépaysement, le voyageur tente de mener un séjour à l'orientale, peu ou prou authentique. C'est la raison pour laquelle Fromentin au cours de son deuxième voyage voulait « *essayer du chez lui dans cette terre étrangère* » (93). De même que Nerval en Egypte. Pour mettre ce rêve à exécution, Fromentin loua une petite maison - à *Mustapha* à Alger - dans laquelle il contemplant « *le demi-jour azuré qui descend du ciel se répandait avec égalité sur les murs blancs, sur les lambris et sur le sol parqueté de faïences à fleurs.* » (71). Faïences, cours intérieures et fontaines sont des éléments emblématiques du décor de l'intérieur oriental, fort prisé par les orientalistes et représenté dans toutes leurs œuvres, écrites, peintes et photographiées. L'exemple le plus frappant de cet intérieur reste le sérail ou le harem, qui évoque immanquablement les *Mille et une nuits*, les mystérieux contes qui dévoilent ce charme intérieur avec tous ses éléments envoûtants comme le narghilé et les soieries ainsi que les différents instruments de musique. Chez Daudet - pendant son séjour au cœur de la ville arabe à Alger - nous reconnaissons ce décor dans lequel son personnage méridional se détend :

« c'était comme un spleen voluptueux qu'il éprouvait à rester là-bas tout le jour, sans parler, en écoutant le glouglou du narghilé, le frôlement de la guitare et le bruit léger de la fontaine dans les mosaïques de la cour. » (132).

Voilà quelques exemples de passe-temps à l'orientale, dans lequel Tartarin, comme chaque Occidental à l'époque, rêvait de se plonger. Toutefois, le charme de l'intérieur reste incomplet, voire insatisfaisant, sans la présence féminine.

1.3. Les amours orientales

Dans les représentations orientalistes, la femme est un objet de volupté, donc d'une quête fantasmatique qui hante l'esprit des amateurs de lettres orientales et orientalistes. Edward Saïd fait cette analyse :

« L'Orient est un lieu où l'on peut chercher l'expérience sexuelle inaccessible en Europe. Aucun des écrivains européens qui ont traité de l'Orient ou qui ont voyagé en Orient depuis 1800 ne s'est dispensé de cette quête. » (130).

Effectivement, c'est le cas de tous les écrivains voyageurs, Fromentin et Daudet, y compris. Cette attraction a été nourrie par le caractère inviolable du secret féminin, que ce soit à l'extérieur ou à l'intérieur des demeures, contrairement à la tradition européenne. A l'extérieur, les femmes sont enveloppées dans un voile qui ne laisse voir qu'un seul œil du visage, ce qui fait travailler l'imagination pour deviner ce qu'il y a dedans, rien qu'à partir du parfum, du cliquetis des bracelets, ou de la couleur des

babouches. De plus, même à l'extérieur, les femmes ne se rencontrent qu'entre elles dans des lieux où la présence masculine s'avère interdite, comme dans les bains ou les cimetières à des jours réservés aux femmes. Fromentin remarque en Algérie que « *les femmes ne sortent que voilées, et leur rendez-vous le plus habituel est un lieu d'asile inviolable : ce sont les bains.* » (202). Ainsi, la curiosité masculine étrangère avive le désir. Or, la représentation des femmes à l'intérieur du sérail dans *Les Mille et une nuits*, a beaucoup attiré les Occidentaux qui, une fois en terre d'Orient, ne cessent de rechercher avec ardeur à vivre un instant d'amour à l'Orientale. Fromentin a bénéficié d'un moment en la compagnie de Haoua, la Mauresque qu'il rencontre à Alger après s'être rassuré sur son état de veuve, parce que « *les maris d'Orient sont redoutables* ». Elle habite avec sa négresse comme il est de tradition, et, puisqu'elle est veuve, elle n'a pas à redouter la jalousie ni la rancœur masculines, quant aux visites répétées de Fromentin. En lui rendant visite, ce dernier la trouve :

« assise ou couchée sur son divan, se teignant les yeux, jouant avec un miroir, fumant le tombak, couverte de guirlandes fleuries comme une madone, les bras aussi froids que le marbre, l'œil admirable et vague, inerte et comme épuisée par l'oisiveté mortelle de sa vie. » (268).

Chez Haoua, Fromentin se sent ensorcelé, tantôt par ses gestes gracieux, et sa manière de se faire belle à l'orientale, tantôt par sa voix « de rossignol » qui l'envoie au septième ciel. Daudet, quant à lui, ne s'est pas privé d'un tel plaisir ; cependant, dans le roman que nous avons choisi comme corpus, c'est Tartarin qui profite de la jouissance des amourettes avec Baïa la Mauresque, veuve elle aussi. Il s'est fait Turc, et comme le maître chez lui : sa maîtresse

« étendue sur un divan à côté de lui, Baïa, la guitare au poignet, nasillait des airs monotones, ou bien pour distraire son seigneur elle mimait la danse du ventre, en tenant à la main un petit miroir dans lequel elle mirait ses dents blanches et se faisait des mines. » (132).

A l'exemple des maîtres de harems, Tartarin se réjouit de certains moments de désir intense et de satisfaction courtisane procurés par sa Mauresque qui le distrait par la musique et la danse. De là, nous remarquons l'influence d'écrits orientalistes antérieurs. Dans les œuvres orientalistes, les femmes savent jouer de la guitare, puisque cette distraction occupe tout leur temps ; quant à la danse, les almées et les bayadères sont des figures essentielles dans les harems.

Les images que nous avons analysées ci-dessus dans les récits des deux écrivains français, constituent l'Algérie du fantasme et du rêve. Cependant, ce pays ne présente pas que charme et féerie ; c'est aussi, pour ces écrivains, un pays des barbares et un lieu de vices et de malice.

2. L'Algérie des vices

Dans l'imaginaire colonial, l'« indigène » colonisé se trouve représenté comme un être barbare et corrompu, de nature méprisable, parce qu'« *il est conçu comme autre, et en tant que tel, il est exclu autant que possible des principes qui définissent les valeurs de la civilisation européenne.* »⁴ De ce fait, la présence coloniale dans les pays qu'elle appelle « indigènes », se légitimait derrière le voile de la mission civilisatrice.

2.1. Misère et sauvagerie

Les images qui traitent de la misère des Algériens dans les récits de voyage sont innombrables. Fromentin les considère comme des pauvres à fortes têtes qui refusent de côtoyer la civilisation, pour mourir dans la misère qu'ils héritent de père en fils, ainsi,

« ils revendiquent le droit d'être nus, d'être indigents, de mendier aux portes, de coucher à la belle étoile, de désertier les marchés, de laisser les champs en friche, de mépriser le sol dont on les a dépossédés, et de fuir une terre qui ne les a pas protégés, [...] et de tous les droits qu'ils ont perdus, celui qui leur tient le plus au cœur peut-être, c'est le droit de se résigner et l'indépendance de leur pauvreté. » (200).

Par là, Fromentin ne semble pas seulement représenter le colonisé en état de nécessité, mais il en donne le portrait du primitif qui a peur du changement, peur de la civilisation, et qui est dépourvu de toute capacité d'apprentissage. En revanche, il paraît conscient du fait que la présence française a supprimé pas mal de droits aux natifs du pays, y compris le droit d'être libres, de vivre en paix dans leur patrie, et de dormir sans craindre de se réveiller dans l'autre monde, rien que parce qu'ils oseraient dire qu'ils sont chez eux ».

Par ailleurs, chez Daudet, nous pouvons percevoir de manière plus nette encore, les représentations ridiculisantes et sarcastiques qu'il fait des Algériens et de tout l'Orient. En suivant l'itinéraire de Tartarin, nous ne cesserons pas de remarquer le mépris que ce dernier éprouve envers « les barbares ». D'ailleurs, à son arrivée au port d'Alger :

« Une bande de sauvages se dressa d'entre les cailloux de la berge et se rua sur le débarquement. Grands Arabes tout nus sous des couvertures de laine, petits Maures en guenilles, Nègres, Tunisiens, Mahonnais, Mozabites, garçons d'hôtel en tablier blanc, tous criant, hurlant, s'accrochant à ses habits, se disputant ses bagages [...], étourdi de ce tumulte, le pauvre Tartarin allait, venait, pestait, jurait, se démenait, courait après ses bagages, et ne sachant comment se faire comprendre de ces barbares [...] heureusement qu'un petit homme vêtu d'une tunique à collet jaune, et armé d'une longue canne de compagnon, intervint comme un dieu de Homère dans la mêlée et dispersa cette racaille à coups de bâtons. C'était un sergent de ville algérien. » (98).

Cette scène porteuse de clichés sur la barbarie et la sauvagerie orientales, suffit à elle seule pour déplaire aux lecteurs et décourager les prochains voyageurs, quant à ces portefaix décrits de manière affreuse et répugnante. Néanmoins, les images de sauvages qu'il donne peuvent soutenir le fait que la présence coloniale, incarnée dans cette description par le sergent de ville, est à bien accueillir dans ce milieu où manquent civilisation et discipline.

2.2. Tromperie et imposture

Il s'avère que la primitivité et la cruauté ne sont pas les seuls défauts à reprocher au type algérien oriental ; il est aussi représenté comme étant corrompu et de nature infâme. Dans le récit de Fromentin, le lecteur trouve beaucoup d'images rapportant l'indolence et l'oisiveté de la vie à Alger, où le travail n'est que plaisir. Mais les descriptions qu'il fait de la trahison et de la tromperie sont associées de manière fréquente à l'infidélité de la femme au sein de la vie conjugale, et dont il ne semble accuser que l'origine orientale.

C'est ainsi que cet écrivain explique l'enfermement féminin et l'intolérance masculine. Il affirme « *qu'il est donc bien convenu que délicieuse ou non pour ceux qui l'habitent, luxueuse ou pauvre, une maison d'Arabe est une prison à forte serrure, et fermée comme un coffre-fort.* » (203). Et ce, à cause de l'infidélité de la femme qui est suspecte d'être prête à commettre un adultère si le mari ne l'enferme pas, loin de tout regard extérieur ; d'ailleurs, Fromentin rapporte un proverbe arabe qui insiste sur la nécessité de ce genre d'emprisonnement : « Quand la femme a vu l'hôte, elle ne veut plus de son mari » ; alors, même à l'intérieur, il ne faut pas que son regard croise celui d'un mâle.

De la même façon, Daudet rapporte que Tartarin a été trompé par Baïa la Mauresque qui le trahissait avec un officier de marine et un muezzin qui « *du haut de sa tour, tout en chantant ses prières, faisait des déclarations à la petite, et lui donnait des rendez-vous.* » (175). Cette image du muezzin pervers n'accuse pas seulement d'inconduite le type arabe ; mais elle véhicule aussi une vision douteuse de la religion des Orientaux.

De plus, dans son roman à caractère humoristique, Daudet évoque dans plusieurs descriptions sarcastiques, le caractère infâme et corrompible des Bachaghas et Cadis, représentants de la loi indigène, qui leur a bel et bien été dictée par l'administration coloniale. Il se rappelle de façon méprisante

« *l'autorité féroce et sans contrôle de bachaghas fantastiques qui se mouchent gravement dans leurs grands cordons de la légion d'honneur, [...] la justice sans conscience de cadis à grosses lunettes, tartuffes du Coran et de la loi, [...] des caïds libertins et ivrognes anciens brosseurs d'un général Yusuf quelconque, qui se saoulent de champagne avec les blanchisseuses mahonnaises.* » (161).

Cette critique, accusant d'un certain point de vue l'administration coloniale française, est porteuse de préjugés enfermant le type oriental quel qu'il soit, dans l'ignorance et la barbarie; certes, mais elle semble reprocher la corruption et les conduites d'exaction des agents politiques cités ci-dessus, au système politique des anciens occupants, du fait que c'est au temps des Turcs que ces postes d'administration, avaient été créés. Alors, les Turcs, considérés comme « *les abrutisseurs des peuples de l'Afrique du Nord* »⁵, sont toujours méprisés de l'Occident qui se valorise en dévalorisant cette autre extrémité du globe, qu'est l'Orient.

En somme, à la fin des aventures de Tartarin en Algérie, et suite à ses désillusions orientalistes, le personnage daudetien finit par maudire tout l'Orient, en l'insultant du haut d'un minaret, symbole de religion, « *La Allah, il Allah, (...) Mahomet est un vieux farceur, (...) l'Orient, le Coran, les bachaghas, les lions, les mauresques, tout ça, ne vaut pas un viédaz !* » (176). Quelle sévère prise de position !!

Par là, Daudet, à travers son personnage, se moque des chimères orientalistes qui font de l'Algérie un pays féérique, et consolide les préjugés de nature dénigrante et dédaigneuse. Dans ce discours de Tartarin, le premier à être insulté est le prophète de l'Islam qui incarne entre autres la dignité et la religion musulmanes. En effet, cette image de « Mahomet l'imposteur » ou le « farceur » selon Daudet, est une figure parodique ou polémiste qui apparaissait dans plusieurs écrits de penseurs et écrivains chrétiens⁶ et que nous voyons, de nos jours, faire l'objet de débat dans les textes de presse, à l'exemple des caricatures danoises.

Enfin, après avoir analysé quelques images représentant l'Algérie dans les récits de voyage de deux écrivains français du XIXe siècle, nous pouvons voir que, dans le récit de Fromentin comme dans celui de Daudet, l'Algérie est un pays d'Orient dont les traits ont été fixés d'emblée dans une collection d'images représentatives qui constituent l'imaginaire collectif, dit colonial à cause de son caractère hégémonique et sa visée expansionniste.

Cet imaginaire qui s'articule en deux versions, l'une fantasmagorique et l'autre méprisante, a été ancré dans l'esprit des Occidentaux de telle sorte qu'il leur est difficile de s'en débarrasser, malgré l'expérience empirique des uns et des autres.

Toutefois, le fonctionnement de cet imaginaire diffère du texte de Fromentin au texte de Daudet. Fromentin dans *Une année dans le Sahel*, a transcrit ses souvenirs de voyages dans une forme de chronique, mais Daudet a choisi la forme romanesque et le style comique et satirique. De ce fait, les intentions de l'un et de l'autre diffèrent. Fromentin a voulu s'illustrer parmi « les écrivains de l'Orient » ; quant à Daudet, connu par la verve humoristique, l'intention était de rire des illusions orientalistes. Effectivement, l'Orient des féeries a été démenti par Daudet qui ne semble confirmer, à la fin de son roman, que les représentations ridiculisantes d'un Orient, dont il ne recommande même pas à sa France d'en continuer la colonisation, de peur d'être contaminée par ce qu'il appelle « *la pourriture d'Orient* » (Daudet, 1888 : 148).

Par ailleurs, la différence entre les visions que les deux écrivains ont de l'Algérie peut être expliquée historiquement par le développement de l'entreprise coloniale dans ce pays : l'Algérie qu'a vue Fromentin en 1852 n'est pas la même que celle pour laquelle Daudet s'est embarqué en 1861. Au temps du voyage de Fromentin, le dépaysement et le goût exotique étaient des facteurs favorisant la construction de l'Algérie romantique, où le rêve orientaliste était au-dessus de toute autre préoccupation ; mais, à partir des années 60, et avec la prolifération des forces françaises sur le sol algérien, l'Algérie n'offrait pas le même spectacle dépayçant et enchanteur à ses visiteurs occidentaux, ne serait-ce que pour le style européen qui s'y installait de plus en plus. En outre, la misère au sein de la colonie et le recrutement arbitraire des colons ramassés pêle-mêle de l'Europe à cette période, décourageait les amateurs de voyage et amoindrissait même la passion expansionniste chez certains colonialistes.

Enfin, quoi qu'il en soit de la différence des représentations de l'Algérie dans les deux récits de voyage que nous avons étudiés, l'Algérie, faisant partie de l'Orient, est représentée dans l'imaginaire colonial comme une terre nouvelle, en attente de découverte et de développement, dans laquelle l'Occident pourra exercer tous ses désirs apparents et cachés, en prétendant y apporter culture et civilisation.

Notes

¹ Parmi ces captifs, nous évoquons l'exemple de Jean-François Regnard (1655-1709) qui fut retenu à Alger par les corsaires de la mer, et qui ne fut racheté qu'après deux ans de sa captivité. Il a écrit l'histoire de sa vie, y compris sa captivité, dans un roman, *La Provençale* paru en 1731.

² Parmi les célèbres écrivains français ayant raconté leurs voyages en Algérie en cette période, nous pouvons citer : Théophile Gautier, les frères Goncourt, Alexandre Dumas, Guy de Maupassant, etc.

³ Chalaye, S. 2002, « L'imaginaire colonial et la scène : corps et décors d'une Afrique fantasmée », in www.africultures.com

⁴Hardt, M. 1995, « L'Hybridité de l'empire. », *Multitudes*, mis en ligne le 14/12/2003.

⁵Berbrugger, A. 1861. « Abd Allah Teurdjman. Renégat de Tunis en 1388 ». *La Revue africaine*, Alger : A. Jourdan, p. 264. in <http://www.algerie-ancienne.com>

⁶Parmi les écrivains, nous reconnaissons Voltaire dans sa tragédie, *Le fanatisme ou Mahomet le Prophète*, parue en 1736. Bien qu'il ait eu d'autres enjeux politiques et religieux, Voltaire a offensé le prophète et la religion des Musulmans dans cette tragédie.

Bibliographie

Alloula M. 1981. *Le Harem colonial*, Paris : Séguier.

Caillat, J. 1824. « Le Voyage d'Alphonse Daudet en Algérie », (1861-1862). *La Revue africaine*, n° 314 et 318.

Chelebourg, C. 1931. « Alphonse Daudet, pluriel et singulier », in <http://ccic-cerisy.asso.fr>

Daudet, A. 1968. *Tartarin de Tarascon*. Paris : Garnier-Flammarion.

Daudet, A. 1969. *Trente ans de Paris*. Paris : Flammarion.

Fromentin, E. 1887. *Une année dans le Sahel*. Paris : Plon.

Laurent, F. 2008. *Le Voyage en Algérie, Anthologie de voyageurs français dans l'Algérie coloniale - 1830-1930*. Paris : Robert Laffont.

Manyal, E. 1931. *Romanciers du XIXe siècle*. Paris : Hachette.

Nerval, de G. 1994. *Le voyage en Orient*. Alger : ENAG.

Poulet, R. 2006. « La Naissance de l'Orient, généalogie d'une illusion ». *La Revue des ressources*.

Said, E. 2003. *L'Orientalisme, l'Orient créé par l'Occident*. Paris : Seuil.

Taillart, T. 1999. *L'Algérie dans la littérature française*. Genève : Slatkine Reprints.